

**Malachi Martin**

# **LA MAISON BATTUE PAR LES VENTS**

*(Windswept House)*

## **Le roman du Vatican**

Traduit pour la première fois de l'anglais

par

François Thouvenin

Éditions Saint-Remi

– 2015 –

*Pour le Pape saint Pie V,  
en l'honneur de Marie,  
Reine du Très Saint Rosaire*

© Tous droits réservés sur la traduction française.

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 CADILLAC  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

## SOMMAIRE

<b>PROLOGUE EN FORME D’HISTORIQUE : LES SIGNES DE LA FIN.....</b>	<b>4</b>
1957 .....	4
1960.....	7
1963.....	11
1978.....	27
ANNEXE .....	36
<b>PREMIÈRE PARTIE : LE SOIR DU PAPE.....</b>	<b>39</b>
LES PLANS LES MIEUX CONÇUS .....	39
LES AMIS DES AMIS .....	145
WINDSWEPT HOUSE .....	205
DES SOURIS ET DES HOMMES .....	249
<b>DEUXIÈME PARTIE : LE CRÉPUSCULE DU PAPE.....</b>	<b>351</b>
SERVICE ROMAIN.....	351
RÉALITÉS IMPENSABLES ET POLITIQUE DE L’EXTRÊME.....	412
<b>TROISIÈME PARTIE : LA NUIT DU PAPE.....</b>	<b>554</b>
LE PROTOCOLE DE DÉMISSION.....	554
QUO VADIS ?.....	669

## PROLOGUE EN FORME D'HISTORIQUE :

### LES SIGNES DE LA FIN

1957

Les présages sont peu faits pour impressionner des diplomates passés par l'école des temps difficiles et rompus aux formes les plus rudes de rivalité financière et commerciale internationale. Mais l'entreprise du moment débordait de promesses, à telle enseigne que les six ministres des Affaires étrangères réunis à Rome le 25 mars 1957 sentaient que tout ce qui les entourait – la centralité granitique de la première cité d'Europe, les vents purificateurs, les cieus ouverts, le sourire bienveillant du temps qu'il faisait ce jour-là – les enveloppait du manteau béni de la fortune au moment même où ils posaient la première pierre d'un nouvel édifice de nations.

Prenant part à la création d'une Europe nouvelle appelée à balayer les chamailleries nationalistes qui avaient si souvent fracturé cet antique delta, les six hommes et les gouvernements représentés par leurs soins ne faisaient qu'un dans la certitude qu'ils allaient ouvrir leurs pays respectifs à un horizon économique élargi et à un ciel politique plus dégagé que ce que l'on avait jamais envisagé jusqu'alors. Ils étaient sur le point de signer les traités de Rome. Ils étaient sur le point de créer la Communauté Économique Européenne.

Il y avait peu de temps encore, leurs capitales n'avaient connu que mort et destruction. Un an seulement auparavant, les Soviétiques avaient souligné leur détermination expansionniste avec le sang de la tentative de soulèvement des Hongrois ; à tout moment, les chars soviétiques pouvaient déferler à travers l'Europe. Nul ne s'attendait à ce que les États-Unis et leur Plan Marshall supportassent éternellement le fardeau de la construction de la nouvelle Europe. En outre, aucun gouvernement européen ne souhaitait se voir coincé entre les États-Unis et l'URSS dans une rivalité qui ne pourrait que s'accroître au cours des décennies à venir.

Comme s'ils avaient déjà coutume d'agir à l'unisson face à une telle réalité, les six ministres signèrent en tant que fondateurs de la CEE : les représentants respectifs des trois nations du Bénélux, parce que la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg constituaient le creuset au sein duquel l'idée d'une Europe nouvelle avait été mise à l'épreuve et validée, ou

du moins jugée suffisamment valable ; le ministre français, parce que son pays serait le cœur battant de la nouvelle Europe comme il l'avait toujours été de l'Europe ancienne ; le ministre italien, parce que son pays était l'âme vivante de l'Europe ; le ministre allemand, parce que le monde ne relèguerait plus jamais son pays sur une voie de garage.

La Communauté Européenne était donc née. On but aux visionnaires géopolitiques qui avaient rendu possible cette journée ; à Robert Schuman et à Jean Monnet pour la France, à Konrad Adenauer pour l'Allemagne de l'Ouest, à Paul-Henri Spaak pour la Belgique. On se congratula tant et plus. Il n'y aurait pas longtemps à attendre avant que le Danemark, l'Irlande et l'Angleterre perçoivent la sagesse de la nouvelle entreprise. Et bien qu'il leur faille peut-être compter sur une aide patiente, la Grèce, le Portugal et l'Espagne s'y joindraient à leur tour. Bien entendu, il s'agissait toujours de tenir les Soviétiques en respect. Et il allait falloir trouver un nouveau centre de gravité. Mais le doute n'était pas permis : la CEE venant de voir le jour était l'avant-garde de l'Europe nouvelle qui devait advenir pour que survive l'Europe.

Une fois toutes les signatures et tous les sceaux apposés, une fois tous les toasts portés, vint le moment du rituel typiquement romain dont les diplomates ont le privilège : une audience avec le Pape octogénaire vivant dans le Palais apostolique de la colline du Vatican.

Siégeant sur son trône pontifical traditionnel dans une salle ornementée, et environné du cérémonial complexe propre au Vatican, Sa Sainteté Pie XII reçut de façon souriante les six ministres et leurs entourages respectifs. Ses paroles de bienvenue furent sincères, ses remarques brèves. Son attitude, celle du propriétaire et résident de longue date d'un vaste ensemble immobilier, constituait un indice certain pour les nouveaux arrivants et ceux qui comptaient résider là.

L'Europe, rappela le Saint-Père, a eu ses époques de grandeur lorsque la foi commune animait les cœurs de ses peuples. L'Europe, insista-t-il, pourrait retrouver sa grandeur géopolitique, remise à neuf et redorée, pour peu qu'elle se dote d'un cœur nouveau. L'Europe, ajouta-t-il, pourrait se reforger une foi surnaturelle, commune et unificatrice.

Intérieurement, les ministres sourcillèrent. Pie XII venait de mettre le doigt sur la plus grande difficulté à laquelle la CEE avait à faire face le jour même de sa naissance. Sous ses paroles, il y avait un avertissement : ni le socialisme démocratique, ni la démocratie capitaliste, ni la perspective de mieux vivre, ni l'« *Europa* » mystique des humanistes ne pouvait constituer le moteur qui permettrait de donner corps à leur rêve. D'un point de vue pratique, il manquait à leur nouvelle Europe un centre de rayonnement, une force supérieure ou un principe capable de la tenir

ensemble et de la faire avancer. D'un point de vue pratique, il manquait à leur Europe ce que ce Pape possédait, ce qu'il était.

N'ayant plus d'autres remarques à faire, le Saint-Père traça en l'air trois signes de croix : la bénédiction pontificale traditionnelle. Quelques-uns s'agenouillèrent pour la recevoir. Parmi ceux qui étaient restés debout, certains inclinèrent la tête. Mais il leur était devenu impossible d'associer le Pape au baume de guérison issu de ce Dieu qu'il entendait représenter en tant que Vicaire, ou encore de reconnaître dans le baume en question l'unique facteur de cohésion propre à guérir l'âme humaine, pas plus qu'ils ne pouvaient admettre que les traités économiques et politiques sont incapables d'unir entre eux les cœurs et les esprits humains.

Pourtant, tout frêle qu'était ce dignitaire trônant dans sa solitude, les personnes présentes ne pouvaient que l'envier. Car comme le Belge Paul-Henri Spaak devait le faire observer ensuite, le Pape préside une organisation universelle ; et il en est plus que le représentant élu, car il en possède le pouvoir, il en est le centre de gravité.

\*\*\*

De la fenêtre de son cabinet, au troisième étage du Palais apostolique, le Saint-Père regardait les architectes de la nouvelle Europe remonter dans leurs limousines, sur la place Saint-Pierre.

« Qu'en pensez-vous, Saint Père ? Leur nouvelle Europe pourra-t-elle devenir assez forte pour faire barrage à Moscou ? »

Pie XII se tourna vers son compagnon, un jésuite allemand, son ami de longue date et son confesseur préféré. « Le marxisme est toujours l'ennemi, Père. Mais ce sont les Anglo-saxons qui ont l'initiative ». Dans la bouche du Pape, anglo-saxon voulait dire *establishment* anglo-saxon. « Leur Europe ira loin. Et elle ira vite. Mais le grand jour de l'Europe ne s'est pas encore levé. »

Le jésuite ne suivait pas la pensée pontificale. « Quelle Europe, Votre Sainteté ? Le grand jour pour l'Europe de qui ? »

« Pour l'Europe née aujourd'hui. » La réponse du Pape fut sans hésitation.

« Le jour où ce Saint Siège sera attelé à la nouvelle Europe des diplomates et des politiciens, à l'Europe centrée sur Bruxelles et Paris, ce jour-là, les malheurs de l'Église commenceront pour de bon. » Puis, se retournant à nouveau pour voir les limousines traverser la place Saint-Pierre : « La nouvelle Europe aura son modeste jour, Père. Mais un jour seulement. »

## 1960

Aucune entreprise plus prometteuse n'avait jamais été en jeu, et aucune affaire vaticane plus importante n'avait jamais été traitée entre le Pape et ses conseillers que le point de l'agenda pontifical dont il était question ce matin de février 1960. Depuis le jour de son élection au pontificat, un an exactement auparavant, Sa Sainteté Jean XXIII – le « bon Pape Jean », ainsi qu'il avait été rapidement surnommé – avait placé le Saint Siège, l'administration pontificale et la majorité du monde diplomatique et religieux extérieur sur une nouvelle orbite. Il semblait à présent vouloir y placer aussi le reste du monde.

Âgé déjà de soixante-dix-sept ans lors de son élection, cet homme aux allures de paysan grassouillet avait été choisi comme Pape de transition, à titre de compromis inoffensif dont le règne forcément bref laisserait un peu de temps – quatre ou cinq ans, estimait-on – pour lui trouver un successeur capable de guider l'Église à travers les aléas de la Guerre froide. Or, quelques mois après son avènement, et à l'immense étonnement de tout le monde, il avait procédé à l'ouverture de son Vatican avec la surprenante convocation d'un concile œcuménique. En fait, la quasi-totalité des fonctionnaires du Vatican – y compris chaque conseiller convoqué à cette réunion confidentielle dans les appartements pontificaux du quatrième étage du Palais apostolique – étaient déjà plongés jusqu'au cou dans les préparatifs de ce concile.

De la manière directe dont il usait naturellement, le Pape ouvrit son esprit à la poignée d'hommes qu'il avait réunis à cette fin : une bonne dizaine de ses principaux cardinaux, plus un certain nombre d'évêques et de *monsignori* de la Secrétairerie d'État. Étaient présents aussi deux traducteurs portugais particulièrement compétents.

« Nous avons à faire un choix, confia Sa Sainteté à ses conseillers. Et Nous préférons ne pas le faire seul ». La question, précisa-t-il, tournait autour d'une lettre à présent connue du monde entier qu'avait reçue son prédécesseur sur le trône de Pierre. Il ajouta que ce que disait cette lettre était si bien connu qu'il suffisait de l'exposer succinctement ce matin-là.

Fatima, jadis parmi les plus obscures localités du Portugal, avait brusquement accédé à la célébrité en 1917 comme étant l'endroit où trois petits paysans – deux filles et un garçon – avaient été favorisés de six visites, ou visions, de la Bienheureuse Vierge Marie. Comme des millions de catholiques, chaque personne présente dans la pièce savait que les enfants de Fatima avaient reçu de la Vierge trois secrets. Chacun savait que comme leur visiteuse du Ciel le leur avait prédit, deux d'entre eux étaient morts en enfance, l'autre – Lucie, la plus âgée – ayant survécu.

Chacun savait que Lucie, alors religieuse cloîtrée, avait depuis longtemps révélé les deux premiers secrets de Fatima. Mais c'était le souhait de Marie, avait dit Lucie, que le troisième secret fût publié par « le Pape de 1960 » et que ce Pape organisât simultanément la consécration mondiale de la « Russie » à la Vierge. Cette consécration serait à effectuer le même jour par tous les évêques du monde, chacun dans son diocèse, chacun récitant la même formule. Un tel acte équivaldrait à une condamnation mondiale de l'Union Soviétique.

Selon Lucie, la Vierge avait promis que si la consécration était faite, la « Russie » se convertirait et cesserait d'être une menace. En revanche, si son souhait n'était pas accompli « par le Pape de 1960 », alors « La Russie répandra[it] ses erreurs dans le monde entier », il y aurait beaucoup de souffrances et de destructions, et la foi de l'Église serait si corrompue qu'au Portugal seulement « le dogme de la foi » se conserverait intact.

Lors de sa troisième visite à Fatima, en juillet 1917, la Vierge avait promis de sceller son mandat par une preuve tangible que celui-ci était un message authentique de Dieu. Elle accomplirait un miracle à midi le 13 octobre suivant. Or, au jour et à l'heure dits, les enfants furent témoins d'un miracle stupéfiant, de même que les 75.000 personnes qui, parfois de très loin, avaient fait le déplacement et parmi lesquelles se trouvaient des journalistes, des photographes, des scientifiques, des sceptiques, ainsi que de nombreux ecclésiastiques fiables.

Le soleil avait violé toutes les lois possibles de la nature. Surgissant d'une pluie lourde et incessante qui avait trempé tout le monde jusqu'aux os et transformé le terrain de ce lieu reculé en un véritable bournier, il avait littéralement dansé dans le ciel. Il avait répandu des flots de brillantes couleurs irisées. Il s'était mis à piquer vers le bas au point d'inspirer aux spectateurs la certitude qu'il allait plonger dans la foule. Puis, tout aussi soudainement, il était revenu à sa position normale et avait recommencé à briller avec sa bienveillance habituelle. Toutes les personnes présentes en étaient abasourdies. Leurs vêtements étaient aussi secs et immaculés que s'ils venaient d'être lessivés et repassés. Tout le monde était entièrement indemne. Tout le monde avait vu le soleil danser, mais seuls les trois enfants avaient vu la Vierge.

« Assurément, – le bon Pape Jean sortit une enveloppe d'une sorte de boîte à cigares posée sur la table à côté de lui – la première chose à faire ce matin va de soi ». Ses conseillers furent pris d'excitation. On les avait donc convoqués pour entendre une lecture privée de la lettre secrète de Lucie. Il n'est pas exagéré de dire que des dizaines de millions de personnes attendaient, partout dans le monde, que « le Pape de 1960 » révélât les parties du troisième secret restées si étroitement celées jusqu'alors,

obéissant de la sorte au mandat de la Vierge. Avec cette pensée en tête, Sa Sainteté insista sur son interprétation exacte et littérale du mot « privé ». Certain que son admonition en faveur du mutisme le plus complet avait été comprise, le Saint Père tendit la lettre de Fatima aux deux traducteurs portugais, qui en traduisirent de vive voix le texte secret en italien.

« Bien ». La lecture achevée, le Pape se hâta d'indiquer le choix qu'il préférerait ne pas faire seul. « Il nous faut vous confier que depuis août 1959, Nous sommes engagé dans des négociations délicates avec l'Union Soviétique. Notre but est d'obtenir la présence d'au moins deux prélats de l'Église Orthodoxe d'URSS à Notre Concile ». Le Pape Jean appelait souvent « Notre Concile » le deuxième concile du Vatican, qui était encore à venir.

Que devait-il faire, dans ces conditions ? C'est la question que posait Sa Sainteté ce matin-là. La Providence avait voulu qu'il fût « le Pape de 1960 ». Pourtant, s'il obéissait à ce que Sœur Lucie décrivait sans ambiguïté comme étant le mandat de la Reine des Cieux, c'est-à-dire si lui-même et ses évêques déclaraient publiquement, officiellement et universellement que la « Russie » était pleine d'erreurs calamiteuses, son initiative auprès des Soviétiques s'en trouverait ruinée. Mais en dehors même de cet inconvénient, outre son souhait fervent de voir l'Église Orthodoxe représentée au Concile, si le Souverain Pontife usait de la pleine autorité de son pontificat et de sa hiérarchie pour exécuter le mandat de la Vierge, cela équivaldrait à traiter de criminels l'Union Soviétique et Nikita Khrouchtchev, son dictateur du moment. Dans leur rage, les Soviétiques ne se livreraient-ils pas à des représailles ? Le Pape ne serait-il pas responsable d'une nouvelle vague de persécutions – de la mort effroyable de millions de personnes – dans toute l'Union Soviétique, ses satellites et ses auxiliaires ?

Pour bien souligner ce qui le préoccupait, Sa Sainteté fit relire une partie de la lettre de Fatima. Il vit la compréhension – le choc dans certains cas – sur tous les visages qui l'entouraient. Puisque chaque personne présente a si vite compris la portée de ce passage-clé du troisième secret, demanda-t-il, les Soviétiques ne seraient-ils pas aussi prompts à la saisir ? N'y trouveraient-ils pas les informations stratégiques qui leur conféreraient un avantage certain sur le monde libre ?

« Nous pourrions encore tenir Notre Concile, mais... » Sa Sainteté n'eut pas besoin d'exposer sa pensée jusqu'au bout. Tout était clair à présent. La publication du secret aurait partout des répercussions. Les gouvernements amis en seraient gravement perturbés. Cela provoquerait une rupture complète avec l'URSS, tout en lui offrant un avantage straté-

gique. Le choix que devait faire le bon Pape ressortissait à la seule géopolitique de base.

Nul ne mit en doute la bonne foi de Sœur Lucie. Mais plusieurs conseillers signalèrent que près de vingt ans s'étaient écoulés entre l'époque où, en 1917, elle avait entendu les paroles de la Vierge et le milieu des années trente, où elle avait effectivement consigné ces paroles. Qu'est-ce qui garantissait au Saint Père que ce laps de temps n'avait pas embrumé la mémoire de la voyante ? Et quelle assurance y avait-il que trois petits paysans illettrés – tous encore âgés de moins de douze ans – aient pu transmettre avec exactitude un message aussi complexe ? Ne fallait-il pas voir là quelque lubie d'enfant sans instruction ? En fait, n'y aurait-il pas eu en jeu un facteur de nature à adultérer davantage encore la vérité ? Des troupes d'Union Soviétique avaient été engagées dans la Guerre civile espagnole qui faisait rage à quelques kilomètres de l'endroit où se trouvait la jeune Lucie quand elle écrivait sa lettre. L'intéressée n'a-t-elle pas été influencée, ce faisant, par la peur qu'elle avait des Soviétiques ?

Parmi ce consensus, il y eut une voix divergente, celle d'un cardinal – jésuite allemand, ami et confesseur préféré de ce Pape comme du précédent – qui ne pouvait garder le silence face à une telle dégradation du rôle de l'intervention divine. Que des ministres de gouvernements séculiers abandonnent les détails pratiques de la foi était une chose ; mais une telle trivialité ne saurait être acceptable de la part d'hommes d'Église conseillant le Saint Père.

« Le choix qu'il faut opérer ici, dit le jésuite, est simple et évident de prime abord. Soit nous acceptons cette lettre, faisons ce qu'elle recommande et en attendons les conséquences. Soit, en toute honnêteté, nous n'y croyons pas. Nous en oublions tout. Nous supprimons la lettre en tant que relique historique ; nous poursuivons notre cap sans changement et, par cette décision délibérée, nous nous privons d'une protection spéciale. Mais dans l'un et l'autre cas, aucun d'entre nous ne doit douter que nous parlons ici du sort de l'humanité tout entière. »

En dépit de la confiance que Sa Sainteté accordait aux compétences et à la loyauté du Cardinal jésuite, la décision fut contraire à Fatima. « *Questo non è per i nostri tempi* », déclara le Saint Père : « cela n'est pas pour notre époque ». Peu de temps après ce jour, le Cardinal d'avis divergent lut le bref communiqué distribué aux médias par le service de presse officiel du Vatican, et ce texte s'imprima à jamais dans son esprit comme un refus cassant d'obéir à la volonté du Ciel.

Pour le bien de l'Église et de l'humanité, disait le communiqué, le Saint Siège a décidé de ne pas publier maintenant le texte du troisième

secret : « ... La décision des autorités vaticanes se fonde sur les raisons suivantes : 1. La Sœur Lucie est encore vivante. 2. Le Vatican connaît déjà le contenu de la lettre. 3. Bien que l'Église reconnaisse l'authenticité des apparitions de Fatima, elle ne désire pas prendre la responsabilité de garantir la véracité des paroles que, selon les trois pasteurs, la Vierge leur aurait adressées. Dans ces circonstances, il est très probable que le secret de Fatima soit maintenu, pour toujours, sous le plus absolu secret. »

« *Ci vedremo* », pensa le Cardinal en reposant le communiqué : « nous verrons ». Il connaissait la musique : Le Saint Siège aurait des mots amicaux pour Nikita Khrouchtchev ; le Souverain Pontife aurait son Concile ; le Concile aurait ses prélats orthodoxes d'Union Soviétique. Mais la question qui restait en suspens était de savoir si Sa Sainteté, son Vatican et son Église ne subiraient pas les conséquences promises à Fatima.

Pour formuler cela en termes géopolitiques, ce qu'il fallait se demander, c'était si le Saint Siège ne se retrouvait pas ainsi attelé à « la nouvelle Europe des diplomates et des politiciens », comme le prédécesseur du bon Pape l'avait prédit. « Ce jour-là, avait ajouté le frêle vieillard, les malheurs de l'Église commenceront pour de bon ».

« Nous verrons ». Pour le moment, le cardinal devrait se contenter de cela. En tout état de cause, ce ne serait qu'une question de temps.

## 1963

L'Intronisation de Lucifer, l'Archange déchu, eut lieu au cœur même de la Citadelle catholique romaine le 29 juin 1963, date convenant parfaitement à la promesse ancestrale sur le point de s'accomplir. Comme le savaient fort bien les principaux agents de cette cérémonie, la tradition satanique prédisait depuis une époque très ancienne que le Temps du Prince commencerait dès lors qu'un Pape prendrait le nom de l'Apôtre Paul. Cette condition – le signal du début du Temps Favorable – avait été satisfaite huit jours exactement avant l'élection du dernier représentant en date de la succession apostolique de Pierre.

Il s'était écoulé à peine le temps nécessaire depuis le Conclave pour que fussent prises les dispositions complexes qui s'imposaient. Le Tribunal avait décidé que pour l'Intronisation du Prince, il ne pourrait se trouver de date plus parfaite que ce jour de la fête des princes jumeaux de la Citadelle, les saints Pierre et Paul. Et il ne pouvait y avoir d'endroit plus parfait que la Chapelle Pauline, qui est si proche du Palais apostolique.

La complexité des dispositions tenait surtout à la nature de la cérémonie à célébrer. La sécurité était si étroite à proximité des bâtiments du Vatican dont fait partie la Chapelle Pauline – ce joyau Renaissance – que les diverses parties du cérémonial n’auraient pu y échapper à toute détection. Si l’on voulait atteindre le but visé, c’est-à-dire l’Avènement du Prince dans le Temps Favorable, il fallait qu’en chacun de ses éléments, la célébration du Sacrifice du Calvaire fût entièrement inversée par la célébration opposée. Que le sacré fût profané. Que l’impie fût adoré. Que la reproduction non sanglante du Sacrifice de l’Innommable Avorton sur la Croix fût remplacée par la violation suprême et sanglante de la dignité du même Innommable. Que la culpabilité fût proclamée innocence. Que la souffrance procurât de la joie. Et que tout fût accompli sans la moindre erreur. La séquence des événements, la signification des mots, la portée des actions devaient contribuer à la parfaite exécution du sacrilège, à la ritualisation la plus achevée de la trahison absolue.

Cette délicate affaire était placée entre les mains expérimentées du Gardien qui, à Rome, jouissait de la confiance du Prince. Déjà maître du minutieux cérémonial de l’Église romaine, ce prélat au visage de granit et à la langue acide l’était bien davantage du cérémonial de ténèbres et de feu de son Prince. Le but immédiat de tout cérémonial n’est autre, il le savait, que de vénérer « l’abomination de la désolation ». Mais le but supplémentaire, à présent, devait être de s’opposer à l’Innommable Avorton jusque dans sa place forte, d’occuper la Citadelle de l’Avorton pendant le Temps Favorable, de faire de l’Avènement du Prince dans la Citadelle une force irrésistible, de supplanter le gardien officiel de la Citadelle, de prendre pleinement possession des Clefs que l’Avorton avait confiées à celui-ci.

Le Gardien s’attaqua bille en tête au problème de la sécurité. Des éléments aussi aisément dissimulables que le pentagramme, les chandeliers noirs et les draperies appropriées pourraient faire partie du rituel accompli à Rome. Mais les autres rubriques – par exemple la bassine d’osselets, le vacarme rituel, les animaux sacrificiels et la victime –, ce serait vraiment trop. Il faudrait donc prévoir une célébration parallèle de l’Intronisation. Des fidèles pourraient y procéder de leur côté dans une Chapelle de Ciblage agréée pour l’opération, ce qui aurait les mêmes effets. Pourvu que tous les participants des deux lieux de culte pointent chaque élément du cérémonial sur la Chapelle romaine, ce dernier serait accompli en totalité, spécifiquement dans la zone cible. Il y faudrait l’unanimité des cœurs, l’identité d’intention et la parfaite synchronisation des paroles et actions entre la Chapelle de Ciblage et la Chapelle Cible. Les pensées et volontés agissantes des participants, concentrées sur le but spécifique du Prince, transcenderaient n’importe quelle distance.

Pour un homme aussi expérimenté que le Gardien, le choix de la Chapelle de Ciblage était chose aisée, aussi simple qu'un coup de fil à donner aux États-Unis. Au cours des années, les fidèles romains du Prince avaient développé une unanimité de cœurs sans faille et une complète identité d'intention avec Léo, l'ami du Gardien, Évêque de la Chapelle de Caroline du Sud.

Léo n'était pas le nom de cet homme ; ce n'en n'était que la description. La masse de cheveux argentés de sa grosse tête apparaissait aux yeux de tous comme la crinière d'un lion famélique. Depuis le temps, où – une quarantaine d'années auparavant – il avait ouvert sa chapelle, le nombre et le statut social des participants qu'il y attirait, la perfection pointilleuse de ses cérémonies blasphématoires ainsi que la fréquence et la bonne volonté avec lesquelles Son Excellence coopérait avec ceux qui partageaient ses points de vue et ses objectifs ultimes, avaient si bien établi la supériorité de son ministère qu'il jouissait désormais d'une large admiration parmi les initiés de la Chapelle mère des États-Unis.

Il lui fut suprêmement gratifiant d'apprendre que son institution avait été agréée comme Chapelle de Ciblage pour un événement aussi considérable que l'Intronisation du Prince au cœur même de la Citadelle catholique. Mais surtout, les connaissances approfondies et la vaste expérience de Léo en matière cérémonielle promettaient un appréciable gain de temps. Point n'était besoin, par exemple, de mettre à l'épreuve sa compréhension des principes contradictoires autour desquels est structurée toute adoration de l'Archange. Il eût été vain également de mettre en doute son désir d'appliquer intégralement la stratégie ultime de cette bataille, axée sur la fin de l'Église catholique romaine en tant qu'institution pontificale, ce qu'elle était depuis sa fondation par l'Innommable Avorton.

On pouvait se dispenser aussi de lui expliquer que le but ultime n'était pas exactement de liquider l'organisation catholique romaine. Léo comprenait combien ce serait peu avisé, quel gâchis ce serait. Il valait bien mieux faire de cette organisation quelque chose de vraiment utile, de l'homogénéiser et de l'assimiler à un vaste ordre mondial des affaires humaines, de la confiner dans la recherche de grands objectifs humanistes, et seulement humanistes.

Étant des experts aux idées identiques, le Gardien et l'Évêque américain réduisirent leurs dispositions en vue des cérémonies jumelles à un tableau de service et à un inventaire de rubriques.

Les hommes listés par le Gardien pour être les participants de la Chapelle romaine étaient de très grande envergure : ecclésiastiques de haut rang et laïcs importants, tous authentiques serviteurs du Prince au sein de la Citadelle. Certains avaient été choisis, cooptés, formés et promus dans